

Brèves littéraires

Brèves

La quintessence des gueux

Monique Joachim

Numéro 81, 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/61232ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Joachim, M. (2010). La quintessence des gueux. *Brèves littéraires*, (81), 59–65.

L'heur le bon les laisse nus
L'heur le mal les habille jusqu'au cou
Alors ils trôlent leur vie sur grève rogue sur terre de charbon
Ils errent par vagues par bonds
les vagabonds

Inhospitalière
la terre leur appartient
Ils en font un royaume
de la taille d'une nappe à carreaux
dont la chaîne est d'enfer
la trame de paradis

Une sagesse de chanvre
relie les différents pays de leurs jours perdus
ramène le soir leur errance en chaumière

Toile tressée de géhenne d'arcadie
Monde-patelin où je les croisai en légion
les vagabonds

Certains d'entre eux sont si intimement liés à mon souvenir
qu'ils me semblent être tombés sur mon chemin
au même endroit
à la même heure
à l'instant même où j'avais soif de leur dignité

1

Son apparence évoque celle d'un ours mal léché. Ses pas s'emmêlent sur le sol au son de savates usées et de sable raclé. Sa trogne n'a aucunement le bourgogne des buveurs. Pommettes d'albâtre, front pâlot, nez blafard, prunelles hâves balançant entre l'azur et l'émeraude, cheveux nuages, menton barbu largement agrémenté de sel. En somme, son aspect appelle à grand éclat le surnom dont on l'affuble : Toutou Carême.

Âge, quarante-sept ans, peut-être quarante-neuf... je présume.

Boulot... aucun. Ou plutôt, boulot... ange de prévenance.

Notre rencontre remonte à un orage de novembre, sur le pas de ma banque. À dater de ce jour mémorable, on m'ouvre la porte d'un regard affectueux. On y annexe même une courbette avenante :

« Que la beauté et la santé vous parent éternellement, Madame ! »

Je réponds avec enjouement à cet acte de suprême élégance. Je dépose en sortant un peu d'argent dans la patte velue, la serrant très fort pour que l'obole demeure fugace et que le geste de tendresse se prolonge.

En une occurrence marquante, kleenex à la truffe, je m'amène à la succursale. Personne, naturellement, personne ne porte égard à mon rhume, sauf Toutou Carême :

« Avez-vous... avez-vous pleuré, madame ? »

Ce jour-là, quelques sous dans sa paume ont été remplacés par une fervente caresse sur ses joues, allègrement rangée en son cœur... Quelques secondes se sont écoulées et alors, un chuchotement a quémandé :

« M'permettez-vous d'être votre pote ? »

Des larmes se sont évadées de mes yeux et ont meublé ma réponse :

« V'là longtemps que vous l'êtes mon pote... mon pote, mon mage, mon héros. »

Toutou Carême a poussé d'un mètre tout d'un coup et n'a, dès lors, à aucun moment foulé.

Toutou Carême, toujours de garde sur les boulevards affolés, détecte en mon âme ce que d'autres boudent ou bafouent.

Toutou Carême cajole la lourdeur de ma chaussée.

Nota bene. Ce texte est écrit sans « i » par solidarité envers Toutou Carême qui déteste la pernicieuse voyelle l'obligeant à montrer les dents.

2

« Vous avez un beau manteau, Chan. »

Nos regards se croisent dans la vitrine où déferlent à grand prix
perles et diamants.

Dans la glace, je contemple Chan que je n'ose observer en face.
Il est, malgré l'alluré caban qu'il porte, l'ombre du souvenir
que j'ai gardé de lui.

Le colosse de jadis a l'air d'un enfant de l'assistance.

Ses souliers font peine à voir.

Ils portent des bas sans parenté

que j'aperçois sous un pantalon trop court, lavé et relavé
jusqu'à l'agonie.

« Vous avez un beau manteau, Chan. »

Il reste à Chan son doux sourire, sa manie de tout donner.

Il amorce le geste d'enlever sa veste pour me l'offrir.

« Non, non, Chan » protestent tout bas mes yeux, « il fait
si froid, il fait si pauvre ici. »

Le sourire de Chan se consume sur son visage émacié.

Il m'amène chez lui.

De vieux meubles, un lit petit, si petit, un reste de lait
sur la table,

un violoncelle dans un coin, le largo de Haendel en plein
milieu de l'unique pièce.

Chan ferme les yeux, retrouve son passé.

Je n'arrive plus à saisir le mien.

Notre amitié de si neufs atours, elle, n'a pas bougé.

L'échange est terminé, la visite finie.

Qu'elle est brève la joie d'aimer !

Un avion pétrifié de froid m'attend sur la piste.

Chan me serre dans ses bras nus.

Il manque deux boutons à sa chemise.

Il me tend une boîte que je ne peux refuser.

Hong Kong, l'insensible, se détourne le visage pour pleurer.

Vous aviez un si beau manteau, Chan.

Jacquelyn.
Cireur de souliers.
Sur son visage pas un sourire.
Sur ses lèvres ni parole ni fredon.
Dans ses yeux, une idée fixe,
aller voir la mer.

Trois ans de maux de dos, de noir, de brun,
de pas pressés en quête de brillance.
Dans ses mains, enfin un billet de train.
Devant lui, un contrôleur étonné de ces onze ans
qui voyagent seuls.

« Tout est en règle. Monte petit. »
Un ticket d'or lové entre des doigts frêles,
Un rêve dans une tête nulle en géographie,
Qu'elle est longue la France à traverser !

Jacquelyn dans un train au galop
sur des banlieues,
des champs,
des gâtines,
des rizières,
des salins,
des marécages.
Un train à bout de souffle sur les berges d'Hyères.
Jacquelyn en guenilles, le nez soudé à la fenêtre.
À quelques mètres de ses yeux, la mer et sa splendeur.
La mer qui joue à l'écume, au ballon, au château de sable.

Jacquelyn et la mer à jamais l'un par l'autre séduits.
Entre eux le néant d'une baie vitrée.
L'amour se fond à l'invisible toujours en marche de l'autre.

Braderie sur la Place des Aires.
 Chahut, courses folles, odeurs de poisson.
 Tournoi d'escrime entre baguettes.
 Match de foot entre oranges et citrons.
 Le pâtissier profère des insanités :
 « Messieurs, deux religieuses pour le prix d'une. »
 « Mesdames, payez-vous donc un sacristain. »
 Aux étals de tissus pavanent reines de lin, pachas
 de brocart, arcs-en-ciel de chiné.
 À l'ombre de ce royaume,
 une tige d'hydrangée dans un verre d'eau sale
 règne sur les pavés en maître incontesté de la foire.
 Régis-le-con tendrement la surveillance.
 « Où avez-vous trouvé cette merveille ? » lui demandé-je.
 « Je l'ai volée » me répond-il en langue de lavande.
 « Et que faites-vous ici toute la journée ? »
 « Je m'occupe à mourir de faim. »
 Au lieu de pain, c'est pourtant une fleur qu'il a chipée.
 Comment puis-je m'apitoyer devant un si paisible sourire ?
 Mon ami a le cœur vidé de larmes, l'âme d'hérésies,
 les yeux de glaives.
 Il prend la fleur,
 la hume longuement, les yeux fermés.
 Je savoure la beauté vraie prisonnière de ses mains sales,
 captive du bleu froissé de la branche d'hortensia.
 « Sais-tu, s'enquit-il, comment se nomme le concentré
 du parfum des fleurs ? »
 Je lui confie que je l'ignore.
 Il est heureux.
 Je devine dans son regard espiègle tout le plaisir qu'il éprouve
 à me livrer un trésor.
 « C'est l'absolue. »

5

Il était, cette fois-là de mes escapades,
un vieux berger,
cascade de barbe sur un visage d'eau vive,
seul sur un rocher,
loin d'une fête de tambourins et de flûtiaux.
Le regard radieux qu'il portait sur la plaine
anéantissait toutes les brumes du jour.
Malgré le halo de ses yeux,
je devinais en lui une profonde grisaille.
Pèlerine de passage, je m'étais assise près du mathusalem
pasteur
pour partager son chagrin si apparent,
pour laisser reposer aussi un instant,
auprès d'un frère inconnu,
le tourment qui traînait dans ma besace.

L'histoire déjà belle, déjà calme, déjà vivifiante de silence
aurait pu se terminer ainsi,
mais Loïc Mari le vieux berger,
dans un dialecte provençal très doux qui rendait les adieux
impossibles,
m'avait dit :

*J'ai perdu ma moé
Et toi qu'as-tu fait de ta toé ¹*

et il m'avait tendu à moi, sa compagne d'infortune,
un bouquet de thym en ajoutant :

... pour panser ton attristement qué se vié tan... ²

¹ J'ai perdu celle que j'aime (ma mienne)
Et toi qu'as-tu fait du tien (de ton tien)

² ... pour apaiser ta tristesse qui se voit tant...

Mes vagabonds ne retiennent
des orages de l'existence
que la succulence de la pluie
la vigueur perlée d'une feuille de menthe
l'il-y-a-longtemps pays d'un chant de merle

Mes vagabonds dorment le vin
boivent la pierre
bercent la mer
cousent le ciel en longs manteaux
amadouent la foudre d'une gestuelle de bon pain

Mon heur le mal le bon
ne penche plus sur la falaise du vivre
Tous mes jours sont veille de dimanche
Mes nuits n'ont plus peur de se glisser au noir du lit
J'ai vagabondage mémorable à cajoler

Toutou Carême
Chan
Jacquelyn
Régis-le-con
Loïc Mari
Rencontres de haut rang
dont la barbouille des routes m'a comblée

En toute aiguillée du temps
Où que ce soit sur ce mouchoir qu'est l'univers
j'ai savouré l'essence même de ce que sont mes vagabonds

la quintessence des gueux